

L'histoire du punk

England's Dreaming Les Sex Pistols et le Punk

Jon Savage

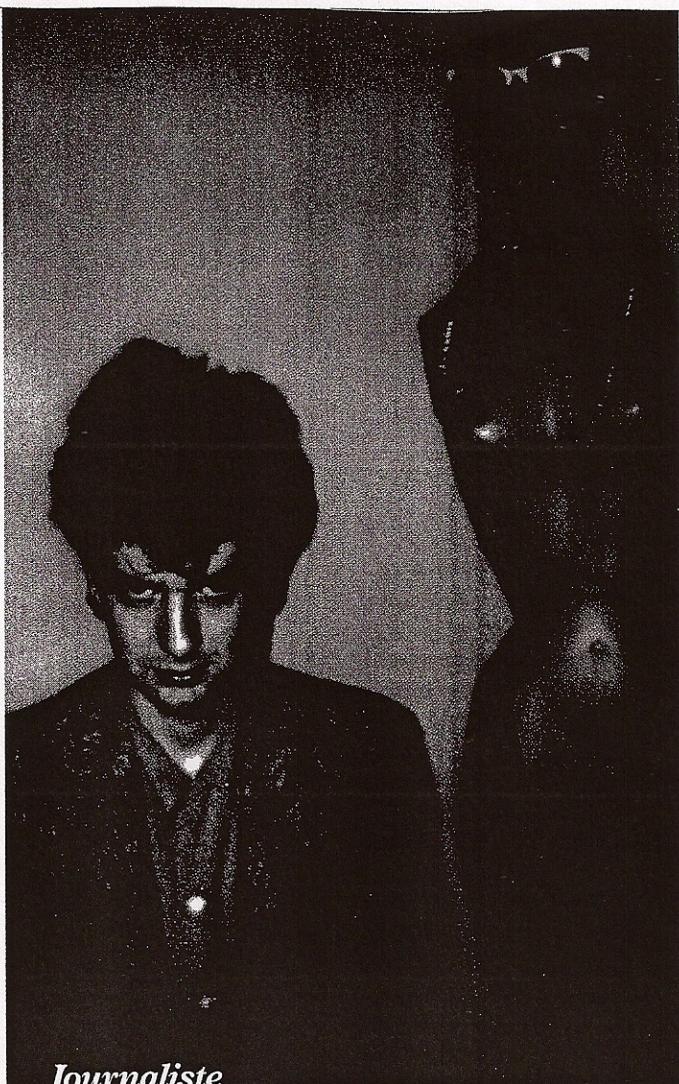
Traduit de l'anglais par Denys Ridrimont.

Ed. Allia, 30 €.

« **D**epuis le début, écrit Jon Savage, on trouvait, inhérente au punk, une tendance à l'autodestruction, ainsi qu'une durée de vie plus qu'aléatoire. » Comme mouvement, le punk aura été assez exemplaire : il explose au milieu des années 70, se consume en trois ou quatre ans, au point de devenir pour un temps « le vrai visage de l'Angleterre », et il évite (à quelques rares épisodes près) de se survivre dans l'autoparodie. Le phénomène punk débordait largement le cadre rock, injecte un esprit rebelle dans le stylisme aussi bien que la littérature. Toute une génération d'écrivains anglais, de Hanif Kureishi à Nick Hornby ou Irvine Welsh, en porte les traces d'une manière ou d'une autre.

Dans *Lipstick Traces*, Greil Marcus reconstituait « une histoire secrète du xx^e siècle » où les punks se connectaient aux dadaïstes ou aux situationnistes. A sa suite, le journaliste Jon Savage, témoin et acteur de la période, auteur d'une biographie des Kinks et – avec Hanif Kureishi, justement – de *The Faber Book of Pop*, donne une somme considérable, plus strictement historique, mais aussi autobiographique, par l'inclusion de fragments de son journal. Un must pour ceux que passionnent, non seulement la culture rock, mais aussi la planète Angleterre.

– En vous lisant, on a le sentiment que le mouvement punk a commencé par la mode, avec des gens comme Vivienne Westwood, Malcolm McLaren, avant d'être un



Jon Savage
en 1978.

Journaliste anglais, Jon Savage donne une somme considérable, à la fois historique et autobiographique, sur le phénomène punk.

mouvement musical. Le vêtement comme expression, affirmation de soi, c'est une longue tradition anglaise. Oscar Wilde écrivait des articles là-dessus dans la Pall Mall Gazette. – C'est très probant dans le cas de Wilde, qui a mis l'accent sur le vêtement comme provocation, par exemple lors de son voyage en Amérique, avec cette photo célèbre où il pose en

knickerbockers. Cette tradition-là se prolonge dans le punk, c'est certain. Ce qui me plaît dedans, c'est qu'on met délibérément au premier plan l'élément bidon, le piège, et derrière, on est libre de s'exprimer. Pour beaucoup de gens, cette attitude anglaise concernant la mode, le vêtement, passe pour un manque d'authenticité : la mode est forcement triviale. Mais sur ce plan comme sur beaucoup d'autres, il me semble que le punk a marqué la fin d'une longue période

de voir où se concentre l'énergie à telle période donnée. Si on compare la France et l'Angleterre à la même époque, l'énergie qui, en France, allait à la philosophie, disons au débat d'idées, allait en Angleterre à la musique. C'est là qu'allaient les gens qui avaient le désir de faire bouger les choses.

– **Et ils ont pratiquement changé le monde avec.**

– La pop est une forme très synthétique, qui englobe un peu d'art, un peu de littérature, toujours à un niveau assez simple, plus la mode, la performance scénique. Beaucoup de choses s'y mêlent, susceptibles d'attirer beaucoup de gens très divers.

– **Il y a eu le punk américain (historiquement le premier) et le punk anglais. Quels sont leurs rapports ?** – Pour moi, il y a deux groupes américains qui comptent vraiment : les Ramones (leur premier album a tout changé) et Père Ubu, pour leur vision SF – ils sont comme des pionniers urbains revenant au

LINDER STERLING

“Le punk, c’est une esthétique très noire : par le style, le propos, l’humour.”



D.R.
Pochette de *God Save the Queen* des Sex Pistols.

centre de villes dévastées, exactement ce qui se passait au milieu des années 70. Ils sont liés à un paysage. Pour résumer les différences, en simplifiant, on peut dire que les punks américains, un peu plus âgés, plus esthètes, écrivent sur quelque chose, alors que les punks anglais le vivent, pataugent dedans. C’est, si vous voulez, toute la différence entre Television et les Sex Pistols. Les punks américains ne sont pas moins authentiques, mais ils ont une certaine distance, qui explique que le punk n’ait pas explosé de la même manière aux États-Unis.

Le punk, c’est une esthétique très noire : par le style, le propos, l’humour. C’était aussi une réaction contre les couleurs vives de la décennie précédente. Les liens entre le marketing musical et le marché de la consommation « jeune » font que la guerre des générations est pratiquement programmée dans chaque nouveau mouvement musical. Je rapporte le programme de Malcolm Mc Laren : « Ce que tout le monde fait, fais le contraire. » Mais Mc Laren était très influencé par les événements des années 60, et beaucoup de gens dans le mouvement étaient d’ex-hippies. Les liens étaient forts, mais restaient cachés, à cause de la rhétorique générationnelle. Et en 1975, la culture hippie, comme n’importe quelle culture, était atteinte par la dégradation stylistique. Comme au

fond d’une bouteille de vin, ne restait que la lie. L’explosion punk a été une réaction, mais rétrospectivement, elle apparaît par bien des côtés comme une image en miroir, un négatif de la période précédente – Est-ce une fatalité que chaque mouvement devienne assez rapidement sa propre caricature ?

– Oui (rires). Bon, il y a des raisons. L’histoire du punk est celle d’une expérience sociale un peu bizarre tentée par Vivienne Westwood et Malcolm Mc Laren, qui a capté l’esprit des jeunes, puis cette sous-culture est devenue un phénomène absorbé par la culture dominante. C’est ce moment-là, ce passage, qui est décisif. Pendant un court moment, les possibilités du mouvement augmentent avec les moyens, grâce au dialogue avec un public plus vaste. Malheureusement, la médiatisation à outrance (et c’est encore plus vrai aujourd’hui qu’à l’époque) transforme rapidement n’importe quoi en cliché. Les grands médias définissent, emprisonnent et caricaturent. Le processus a été plus long pour les sixties parce que le mouvement avait tout de même beaucoup plus d’ampleur, et les médias étaient moins avancés. Ce fut plus rapide pour les punks aussi parce qu’ils étaient totalement obsédés par les médias, dans un mélange de haine et de fascination. C’est repérable dès le début dans l’iconographie punk, qui utilise beaucoup de col-

lages de pages de tabloïds. Et en 1977, lors du Jubilé de la Reine, les Sex Pistols, par les médias, ont réussi à s’ériger eux-mêmes en symbole national.

– Ce chapitre, sur le Jubilé de la Reine, est le cœur de votre livre. Vous y opposez tout ce qui est culture jeune de l’après-guerre aux générations dont la vision du monde s’est formée avant Hiroshima. Est-ce que c’est encore ce qu’on entend dans le *God Save the Queen* des Sex Pistols ?

– J’improvisais sur les paroles « a potential H Bomb ». Ça m’a fait réfléchir dans un cadre plus vaste. L’Angleterre ne s’est jamais remise d’avoir gagné la Seconde Guerre. Toute l’imagerie des films de guerre qu’on ingurgitait étant gamins, où on sauvait l’Europe, etc. : on savait que c’était faux, il suffisait de voyager pour voir que la France ou l’Allemagne se portaient beaucoup mieux. On avait gagné la guerre, mais perdu la paix. Or, toute l’ambiance de la préparation du Jubilé baignait dans cette imagerie et cette rhétorique issues de la Seconde Guerre. Dans ce contexte, le punk m’apparaissait comme un appel au réalisme, à voir les choses comme elles sont, et non comme on les voudrait selon cette nostalgie stupide. En ce sens, il y avait un lien direct jusque dans *God Save the Queen*.

– Dans le même chapitre, vous dites que le punk a été le dernier sursaut d’une culture jeune en tant que mouvement autonome, unification. Est-ce toujours vrai ?

– Je suis frappé par le fait que des gens plus jeunes sont encore attirés par le punk parce que c’était un mouvement très clair, aux contours très nets. C’était, en pop music au moins, la fin du temps linéaire. Depuis, dans une apparence de pluralisme, on vit un temps circulaire, le temps des boucles. Le temps linéaire était le temps du récit, le temps des boucles est celui du fragment, et j’ai délibérément construit *England’s Dreaming* comme un récit classique.

Propos recueillis par Robert Louit

LE JOURNAL DE KURT COBAIN

Traduit de l’anglais par Laurence Romance. Oh!Editions, 18,90 €.

■ Dès les deux notes qui ouvrent *Smells Like Teen Spirit*, on savait qu’on tenait un classique rock, voire un hymne générationnel dans la lignée de *My Generation* ou *Anarchy in the UK* ; on découvrait un mouvement, le *grunge*, comme une résurgence punk pour les années 90, et le groupe capable de l’incarner le mieux : Nirvana. Mais tout cela allait s’abîmer encore plus vite que le punk, avec le suicide en 1994, à 27 ans, de Kurt Cobain, leader de Nirvana. Aujourd’hui paraissent les carnets (de petits cahiers d’écolier à spirale) que Cobain ne cessa de tenir. Journal intime, dessins, propos sur le rock (et la drogue et le sexe, bien sûr), listes d’influences. Un matériau assez disparate, mais où on découvre un personnage plutôt émouvant, intelligent, partagé entre la haine de soi et celle de la société qui l’environne. Revient en leitmotiv l’idée que les boucles rock ont toutes été bouclées, que tout vire rapidement à l’inauthentique et que, pour sa génération, il est à peu près impossible de faire du neuf. Kurt Cobain avait peut-être le potentiel, il aura à peine eu le temps de commencer. Laurence Romance, journaliste à *Libération*, fournit une traduction bien informée et qui a le ton juste. R.L.